

Les camarades
adresseront tout ce qui concerne
l'en dehors
à E. ARMAND
22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

bi-mensuel

2^e ANNÉE, n° 13

Abonnements : Six mois. 3 f. » — Extérieur . . 4 f. »
(Une heure de travail d'un ouvrier qualifié).
Un an. . 5 50 — — . . 7 50
Tout numéro antérieur au courant : 0 fr. 25

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, espéranto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, roumain.

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

Profils de femmes

I
Je me rappelle la première fois que je la vis, non plus jeune, mais toujours belle, préoccupée uniquement de plaire à un homme riche qui la pourrait épouser. Car sa coquetterie n'était pas instinctive, elle était raisonnée. Née dans un autre milieu, elle aurait fait une bonne créature, très simple peut-être. Née riche, elle aurait aimé passionnément l'homme que son cœur aurait choisi, même s'il eût été pauvre et obscur. Née dans le peuple, elle aurait été une jeune ouvrière joyeuse et alerte, qu'aurait rendue jolie un ruban de couleur claire autour du cou, une fleur au corsage : elle se serait enamourée d'un beau gars robuste et sain, et elle aurait donné le jour à des amours d'enfants. Née et grandie au contraire dans le milieu étroit et rétréci de la moyenne bourgeoisie, dans une famille possédée de vastes ressources, mais possédant de minimes ressources, elle avait dû fermer son cœur à tout sentiment spontané, feindre les sympathies et l'amitié, éteindre le feu de ses regards, mesurer ses paroles, « chasser » sans relâche le mari, s'inquiétant du parti le plus riche, se désintéressant si l'homme qu'elle *devrait* aimer était vieux, grossier ou dissolu. Elle semblait avoir oublié qu'à vingt ans elle avait aimé et rêvé, sans se préoccuper de conquérir une situation.

L'ainée de cinq sœurs, toutes mariées à des hommes riches, elle se trouvait être la plus avantagée physiquement parlant et, malheureusement, la plus âgée. Elle restait dans la maison paternelle, sous la direction d'une mère qui l'aurait mise impitoyablement à la porte si, oubliant par hasard son rang social, elle se fut oublée à aimer un homme indigne d'elle, c'est-à-dire pauvre. Une mère qui l'excitait à la plus odieuse des prostitutions, celle qui promet tout et n'accorde rien sans le lien sacré du mariage. Regards, sourires, pressions de main, encouragements susurrés dans le tourbillon de la danse, confidences osées sur la plage, après une exhibition de plusieurs heures en costume de bain. Tout cela était permis ou mieux suggéré, imposé. Et quand un élu (cent mille livres de rente pour le moins) semblait être « pris » sérieusement, tout de suite le cri du cœur : le filet jeté pour capturer le mari... Ses quatre sœurs s'étaient mariées ainsi. Elle n'avait pas réussi.

Elle s'était d'abord révoltée. Puis, vieillissant, le cœur fatigué d'aimer en vain, elle s'était résignée à son sort. Elle avait été saisie d'une espèce de rage, devenant irascible, se livrant à des accès de désespoir à chaque insuccès. Sa beauté avait fini par s'altérer sous les coups de cette rancœur concentrée, sa peau verdissait et ses regards devenaient torves. Alors, pour arriver à conserver son unique dot, la beauté du corps et du visage, elle fit de sa vie une torture ; elle s'interdit toute satisfaction qui aurait pu l'enlaidir. — « Cesse de lire, lui disait sa mère, ça t'abîme les yeux ». Et elle abandonnait le livre ou le recueil de vers qui, pour un instant, l'avait arrachée à sa morne et grise existence.

Elle régla sa vie automatiquement, se tenant des heures entières à la croisée, un sourire stéréotypé lui venant aux lèvres quand elle croyait avoir été remarquée par quelqu'un qui valait la peine qu'on lui décochât une œillade. Elle s'imposait des règles absurdes, absorbant tous les matins deux œufs pour ne pas maigrir, renonçant au café qui lui plaisait pour ne pas détraquer son système nerveux. Elle se couchait de bonne heure, le visage recouvert d'un masque de taffetas imprégné de je ne sais quel produit destiné à lui maintenir la peau dans l'éclat voulu, tortillant sa riche chevelure dans des fers tordus afin de la friser. Malgré cela, sans qu'elle s'en aperçût sa beauté se fana ; elle gâta

sa pâleur de perle avec du fard, elle teignit ses lèvres, elle inventa de nouvelles façons de s'habiller pour être remarquée, pour plaire. Elle continua à refuser avec dédain toute offre qui n'était pas à la hauteur de ses ambitions. Si bien que sa vie se poursuivit comme une torture continuelle et vaine.

C'est à ce moment que je fis sa connaissance : elle désespérait alors de réussir et sa désillusion était telle qu'elle faisait peine à voir. Au fond, elle n'était qu'une victime, une victime du préjugé et de la société, une victime du système qui fait de la femme une chose qu'un homme quelconque peut acheter en payant. Elle demandait en échange d'elle-même, tout entière, une situation brillante, honorable, légitime : le mariage avec un homme riche. C'était une belle bête de luxe avec la tête petite comme un cheval de race, qu'un homme, en l'achetant, pouvait soigneusement examiner... Car, après le mariage, les résultats pouvaient être contraires aux espérances... Tant de « pur sang », une fois à l'écurie, se changent en rosses boiteuses ! Qui sait si, une fois le mari conquis, la pauvre fille n'aurait pas trouvé inutile de feindre plus longtemps la bonté, l'affabilité, les sourires?...

Je ne l'ai plus revue. Qui sait si elle a réussi à se caser ou si elle lutte toujours pour gagner une situation brillante?

II

Une autre. Je sais qu'elle a épousé un pauvre homme de province. Je suis certaine qu'elle n'est pas heureuse, qu'elle rêve de vivre sa vie, qu'elle voudrait vivre, qu'elle vit par la pensée dans cette époque de folie où les impératrices voilées descendaient dans les suburbes de la Rome des Césars. Elle est dévorée par cette soif ardente du plaisir qui fait tendre la main vers la première coupe qui s'offre, qu'on vide quand bien même elle serait emplie de vinaigre. Et elle l'avait vidée, cette coupe, et elle avait vu sa joie gâchée et flétrie...

Elle était belle ou laide selon la manière dont la personne qui la regardait considérait son visage. Elle était fauve comme une lionne. Et de la lionne elle avait la crinière et l'odeur sauvage. Des poils roux ombrageaient sa nuque et le duvet qui couvrait ses joues donnait à sa peau un reflet doré quand le soleil la frappait en face, sa tête était grosse par l'exubérance de sa chevelure ardente. Il semblait que cette figure sanguine n'aurait pu se trouver à sa place que là où la vie hurle et déborde, dans la forêt ensoleillée où les plantes aromatiques exhalent leur parfum, où les bêtes font l'amour.

Au lieu de cela, comme par ironie, il lui fallait passer toute la journée dans une chambre blanchie à la chaux, sur les parois de laquelle s'alignaient de grands tableaux où les lettres de l'alphabet se détachaient en noir : Une école de campagne dont les bancs étaient remplis d'enfants sans souliers et en haillons, qui écoutaient, les yeux étonnés, les brèves paroles de leur maîtresse, paroles qu'elle prononçait les yeux mi-clos, la pensée lointaine, perdue dans les rêves d'une luxure qui n'était pas le produit du vice, mais la vertu d'un tempérament que ceux qui en auraient été capables n'auraient pas dédaigné de comprendre, d'apprécier, comme la marque d'un superbe potentialité animale. Qui donc songerait à condamner l'appétit vorace d'un journalier de vingt ans?

Pauvre petite maîtresse fauve. C'était aussi une victime, là bas, dans cette école aux murs garnis de tableaux de lecture. Et, croyez-moi, sa situation était bien triste. Car si la société se découvre devant les femmes qui se vendent, elle se détourne de celles qui se donnent.

LÉDA RAFANELLI.

En guise d'épilogue

J'ai appris le même jour : 1^o qu'il y avait en France une catégorie de personnes — des femmes appartenant à un milieu très déshérité moralement parlant — qui ne sont autorisées à sortir que de vingt heures à minuit ; 2^o qu'un procureur de la République — propre neveu de l'ex-citoyen Aristide Briand, l'une des ultimes et suprêmes planches de salut du parti républicain — avait requis la peine accessoire de la rélegation contre Loréal, écrivain poursuivi pour avoir donné un article subversif au Libérateur. En quoi ces deux faits se relativent-ils l'un à l'autre ? En ceci : c'est qu'il faut que la mentalité d'un peuple soit tombée bien bas pour accepter : 1^o qu'on propose de déporter un homme dont l'unique faute est d'avoir cru à la liberté d'expression de la pensée qui est l'une des bases du droit constitutionnel contemporain ; 2^o qu'on soumette à un régime moyen-âgeux de pauvres filles qui, incapables de prostituer leurs facultés cérébrales ou de trouver un bon parti, n'ont d'autres ressources que le commerce de leurs organes sexuels. Mais il y a une constatation qui me fait encore plus songer, c'est que nos brochures, nos journaux, nos tracts, nos bouquins, toute notre propagande antiautoritaire enfin, toutes nos campagnes contre les préjugés, n'ont pas réussi à former, à créer, à susciter une mentalité qui ne tolère pas de semblables attentats. Faut-il que nous soyions mal pris, que nous nous y prenions mal !

QUI CÉ.

Les Faits et les Gestes

Ralph Chaplin, poète et martyr.

Ralph Chaplin est un antimilitariste qui purge une condamnation de vingt années de prison pour s'être élevé contre la guerre dans les colonnes de *Solidarity*. Son livre *Bars and Shadows* — « Ombres et Barreaux » — fourmille de nombreuses visions sur l'horreur de la vie menée derrière les grilles, cette existence dont affectent de plaisanter certains petits-maitres es-bourgeois de crânes qui portèrent, eux, la livrée innombrable.

Voici comment il explique les raisons de son internement :

Ils prétendent que nous sommes les « révolteurs ». Que nous avons incité les travailleurs de toutes les nations à se rebeller. Et que nous n'avons pas voulu de compromis avec l'enfer. Mais que nous l'avons flétri par chacune de nos paroles, par chacun de nos actes. Ils craignent le feu de nos regards indomptés et ils nous ont donné, à chacun de nous, une cellule pour cerceuil. Dans ce caveau d'acier où végètent des corps vivants. Leur haine nous a bâillonnés afin qu'on ne nous entende pas. — Nous sommes de ces insensés trop endurcis. Pour courber la nuque devant l'Inique, parlementer, discuter avec lui. Aujourd'hui, nous passons par le creuset : Les prisons, le baigne, la croix. Mais, en fin de compte, vos fils nommeront leurs enfants d'après nous. Et donneront aux chiens les noms des hommes que vous admirez maintenant.

Voici maintenant une description de son état d'esprit : *Night in the Cell House*, — « la nuit dans la prison cellulaire. »

Etage après étage, elles s'élèvent à une hauteur qui donne le vertige. Les cellules de ceux qui ne sont plus du monde. Du plafond au plancher le silence domine. Par la fenêtre passe une fleur bleue, solitaire, qui perce l'immensité de la nuit. Chaussé de feutre, l'air d'un spectre, le gardien se traîne le long du corridor. Son trousseau résonne et le voici disparu. — Oh, oublier la prison et ses souillures ! Et faire face à la brise, là où l'océan rencontre la terre. Contempler l'écume des flots qui jaillit en étoiles d'argent. Tandis qu'en se culbutant, les grandes vagues vertes se précipitent sur le sable. Mon front qui s'appuie sur les barreaux glacés est tiède. Il y a sur sa main l'odeur du fer.

Dans *To my little son*, — « à mon petit garçon », — le cœur de Chaplin se brise :

Je ne puis t'oublier. Ta pensée me hante comme un petit chant. Elle se mêle à tout ce que je vois ou fais. Chaque jour, tout le long de la journée. — Le train, les lumières, le halètement de la machine. Et ce souvenir qui transperce mon cœur : Ton brave sourire que brise un sanglot. Ton visage tout contre le mien. — Les lèvres qui tremblent trop pour parler. Les bras qui ne voulaient pas se desserrer. Mon baiser salé sur ta joue. Puis le départ pour le long, si long voyage. — Il semblait que tu ne pouvais me manquer davantage. Et je ne sais qu'ajouter aujourd'hui. Que c'est plus que j'en aurais jamais imaginé. De me sentir ici, avec toi si loin de moi.

Dans *The warmer Wind* — « le vent plus chaud » — Chaplin reprend courage. Nous le retrouvons vigoureux et triomphant.

Le vent est le seul de tous les dieux d'au-

L'Initiation individualiste

Une nouvelle feuille de l'Initiation individualiste vient d'être tirée : celle qui comprend les chapitres XII à XV. On peut être certain que nul ne regrette autant que l'auteur les retards apportés à la publication de cet ouvrage, au sujet de la traduction duquel nous sommes déjà en pourparlers. Mais nous nous heurtons à l'insuffisance du personnel de notre imprimerie, circonstance imprévue au moment où nous avons remis l'ouvrage à composer. Cependant les souscripteurs ne perdront rien pour attendre. Si la place dont nous disposons ne nous permet pas d'insérer dans toute son étendue, la table des matières de l'Initiation, le sommaire ci-dessous du XVIII^e chapitre permettra de se rendre compte de la portée du travail d'E. Armand (Ce chapitre traite la question si controversée du Contrat, de l'Association, du Garantisme) : 186 Le contrat individualiste, 187 Caractère antiautoritaire du contrat individualiste, 188 La rupture du contrat, 189 Objections à la dissolution du contrat — la rupture imposée, 190 Du contrat passé avec les autoritaires, 191 Thèse de l'association entre individualistes, 192 Pourquoi et comment l'associer, 193 Y a-t-il avantage à s'associer ? 194 L'association comme la « chose » de l'associé, 195 Des moyens de « garantir » l'associé, 196 Les caractéristiques de l'association individualiste, 197 « Contrat d'association » et contrat social, 198 L'application actuelle de l'association individualiste, 199 Quand tu t'associes..., 200 Le risque, 201 Analyse du risque héroïque, 202 Thèse du « garantisme », 203 Le « garantisme » dans l'ambiance sociale, 204 Point de vue individualiste du garantisme, 205 Pratique individualiste du garantisme, 206 Application dont le garantisme est immédiatement susceptible, 207 Garantisme appliqué et solidarité volontaire, 208 Garantisme et réformisme individualiste.

Nous continuerons, en attendant l'apparition du volume, à présenter quelques extraits des chapitres déjà imprimés.

L'individu réagira toujours contre la dictature, l'Unique n'acceptera jamais la domination de la multitude et l'Homme seul ne se laissera point absorber par l'ensemble.

L'Artiste ne prostituera jamais sa vision individuelle au goût de la foule, aux traditions de l'école ; le Poète ne sacrifiera pas son inspiration à la mentalité du milieu ; le Savant ne se laissera pas imposer silence par les préjugés scientifiques.

Ceux qui placent la liberté avant le bien-être ne feront jamais route avec ceux qui sont toujours prêts à aliéner un peu ou beaucoup de leur indépendance pour un plat de lentilles ou une écuelle de soupe.

L'Initiateur ne baissera pas pavillon devant le vulgarisateur. Ni l'Éducateur devant l'instructeur. Ni le Chercheur devant le gardien de formules. Ni le Découvreur devant le marchand de routine. Pas plus que l'Expérimentateur devant le détenteur de vérités officielles.

Les Amants fouleront toujours aux pieds les conventions établies en fait de morale sexuelle.

L'Individualiste Anarchiste placera toujours à la base de sa vie, de son activité, de sa propagande, le fait individuel. Il n'acceptera jamais qu'on puisse lui demander un compte quelconque de ses actes privés dont il veut demeurer l'unique appréciateur.

La vie que veut vivre l'individualiste n'a aucun rapport avec la vie sociale que nous connaissons. C'est contraint, forcé, obligé qu'il mène l'existence que le milieu lui impose. De même façon que le prisonnier souhaite que son geôlier disparaisse, l'individualiste désire que la société périsse. Elle le gêne, elle rétrécit son horizon, elle alourdit sa marche, elle en fait un perpétuel esclave. Quels que soient ses gestes, en dernier ressort, ils visent toujours à le soustraire à l'empire de l'ambiance sociale ou à réduire celle-ci en pièces, ce qui revient au même.

Comme nous l'avons dit, l'individualiste anarchiste n'endosse de responsabilité que vis-à-vis de lui-même ; il n'est comptable qu'à lui-même ; il ne rend jamais de comptes à qui que ce soit et pour quoi que ce soit. Il lui suffit, pour être satisfait, qu'il ait conscience de rendre sa vie un effort sincère et constant pour mettre ses actes en rapport avec les opinions qu'il affiche.

Il va sans dire que ce refus de reddition de comptes à des limites logiques, naturelles, un individualiste n'est, ne peut être ni député, ni magistrat, ni policier, ni espion.

trefois. Que l'homme n'a pu asservir. O vent sauvage, frère de colère et de douleur. Semblable à toi, je contiens au fond de mon cœur : Un ouragan — Le vent a traversé les prisons du passé. Il connaît toutes celles du présent. Aux temps révolus, il dispersera leur poussière. Et, en chantant, il clamera leur sort dernier. A quelque étoile ironique.

Aux Compagnons

Le dernier cahier des Humbles — qu'édite mon zéïl et excellent ami Maurice Wullens — est consacré à Littérature et Pognon, sujet que cette revue aborde pour la seconde fois. Il y a près d'un an que j'avais écrit une lettre ouverte à Wullens pour répondre à plusieurs de ses arguments. Ma lettre reproduisait la majeure partie d'un « leader » que j'avais envoyé à l'anarchie et que ce journal publia dans son numéro du 20 septembre 1906. Ce n'est donc ni de l'inédit ni du nouveau.

La réplique de Wullens ne me convainquit pas — il ne s'y est pas attendu d'ailleurs. Mais peut-être est-ce manque de clarté de ma part ? Je suis autant que Wullens contre le « propagandiste à vie », mais je veux, à 150 ans, trouver encore moyen de dire publiquement ce que j'ai encore à dire. D'ailleurs, mon propagandisme, ce n'est pas le délégué à l'oral ou à l'écrit, le porte-plume ou le porte-paroles d'un groupement, d'un syndicat, d'une ligue quelconque, c'est celui qui fait de la propagande sur sa propre initiative, qui réunit un public de camarades que son activité intéresse, qui dit ou écrit ce qu'il pense, comme il le pense, insouciant de convenir ou de déplaire ; qui va son chemin, carrément.

Individualiste anarchiste, je n'attache pas d'importance à ce qu'on appelle le talent, le génie, les facultés intellectuelles (mémoire, etc.), je les considère comme des forces naturelles qui ne concèdent aucun privilège à celui qui les utilise. Pas plus que les autres forces naturelles que le hasard a mis à sa disposition. C'est l'emploi qu'il en fait qui est seul passible ou susceptible de rétribution.

Mais, ceci entendu, je demeure intransigeant. Toute peine implique rétribution (ou réciprocity). Effort cérébral ou musculaire, peu importe. Rédaction d'un article de journal ou confection des bandes qui servent à l'expédition, culture de fraisiers ou rabotage de planches, mise en paquet de brochures ou piquage de chaussures. Et il y a autant de plaisir, pour un typpo, à composer un prospectus bien présenté que pour un employé de librairie à ficeler comme il faut un colis de volumes, ou un maraîcher à mettre des melons sous cloche ; tout autant de plaisir à composer un poème qu'à braser un tube de bicyclette. Notre tendance individualiste c'est de faire de toute besogne, même la plus insignifiante en apparence, une œuvre d'art, un chef-d'œuvre d'initiative individuelle.

Je considère que la méthode de réciprocité est violée quand on donne sans recevoir un équivalent (à envisager selon son tempérament) de ce que l'on a fourni. J'estime que lorsqu'une propagande vous prend tout votre temps — affaire de déterminisme individuel — elle mérite rétribution. Tant mieux pour celui qui peut faire de la propagande en plus de son travail quotidien (un travail de bureau en général), mais qu'il ne profite pas de cette faculté pour vilipender ceux qui ne le peuvent pas ou leur nuire. Je maintiens que c'est impraticable. J'ai connu quelqu'un qui m'était très cher et qui est mort à la peine à force de veiller quotidiennement jusqu'à deux heures du matin pour faire de la propagande, une fois son labeur du jour achevé. Il y a celui qui est aussi épuisé après avoir consacré huit heures de sa journée à la propagande que l'instituteur qui a fait ses six heures de classe. Il y a celui dont la puissance de travail a diminué parce qu'il a passé par les privations, l'hôpital, la prison ; il y a celui dont la facilité de travail est moindre qu'un autre, celui à qui plus de sommeil est nécessaire, celui qui a besoin de recommencer six fois sa copie avant d'accomplir quelque chose de présentable. Tous ces tempéraments peuvent avoir quelque chose à dire. Se tairent-ils parce qu'il y a des monopoles, des privilèges costauds, des pondeux prodiges, des infatigables qui n'ont jamais souffert de la faim, des maladies, de l'engorgement ? Foin des accapareurs et des cumulateurs ! Sans le sou, vais-je renoncer à éditer des brochures ou des livres parce qu'un camarade-mécanicien millionnaire offre des volumes de mille pages pour vingt sous ?

Je prends au sérieux la propagande de l'en dehors — journal, brochures, causeries, etc. — dont le but est de combattre l'autorité ; de semer le doute sur la nécessité de l'interventionnisme étatique, gouvernemental, légal ; d'amener ceux qu'elle atteint à toujours plus d'hostilité, de dégoût, individuellement parlant, à l'égard de l'exploitation sous toutes ses formes, du conventionnel, des préjugés moraux et sociaux anciens ou actuels. Cette propagande, telle qu'elle est, m'occupe tout mon temps... Ce qui ne m'empêche pas qu'elle ne me rapporte rien. Hélas ! il y a vingt ans que je proclame que toute peine implique rétribution et je n'ai pas mis un sou de côté pour moi.

Le budget des Humbles accuse un déficit de 5,000 francs. Permettez-moi, mon cher Wullens, de te dire que si tes 250 abonnés t'aimaient davantage — oui, ils t'aiment — ils ne le supporteraient pas. On n'apprécie pas assez l'effort, dans nos milieux. Et ce n'est pas à leur avantage.

D'ailleurs, c'est envisager toute la question trop terre à terre. Bravo pour le propagandiste écrivain qui se lève hardiment, proclame son intention d'écrire tout ce qu'il pense et dans ce monde de marlous et de pantons, comme disait feu mon ami Paillette, de mercantis, de courtiers, de faiseurs d'un genre ou d'un autre, déclare qu'il veut vivre de sa plume. J'estime que de ces types-là, il n'y en a pas assez. Plût à dieu ou au diable qu'il y eût cent journaux à allure antiautoritaire, nombrant chacun dix mille abonnés et accusant quarante mille lecteurs, payant largement leurs collaborateurs à tous les degrés. La mentalité des pays de langue française serait autre qu'elle est. Et moi ni moi, nous n'enregistrerions de déficit. E. A.

Paroles prophétiques.

La « dictature du prolétariat » aboutira, dans la pratique, à la dictature des chefs de la social-démocratie, des chefs du Parti dans les différents pays. La Papauté ne sera pas abolie, mais élargie. A la place du Pape spirituel, régnera le Pape social entouré de ses sous-chefs (cardinaux).

F. DOMELA NIEUWENHUIS.

Archiv fuer Soc. Wissenschaft 1909.

En marge des compressions sociales (1)

La « KUZBA COLONY » et le Gouvernement des Soviets

La colonie Kuzba est un groupement coopératif composé d'Américains (basé sur le système de la Llano Colony dont nous avons écrit dans de précédents numéros). Elle comprend 400 membres environ, des ouvriers d'industrie pour la plupart, et est située dans l'ouest de la Russie. Il semble qu'il s'y soit trouvé quelques individualistes ou tout au moins syndicalistes à tendance libertaire, qu'il y ait eu tentative pour discuter en réunion publique les questions de gestion et de technique. Toujours est-il que le gouvernement soviétique est intervenu et, tout en conservant à la colonie son titre de « Colonie industrielle autonome de Kuzba », l'a rattaché au Soviet du Travail avec défense aux colons de prendre aucune part à son administration. Les Américains ont été forcés de se joindre à 17 syndicats et d'adopter leur échelle mobile de salaires. Ceux qui appartenaient à l'Internationale des travailleurs, section américaine (I. W. W.) ont protesté, mais il a fallu qu'ils se joignent aux syndicats russes. S. J. Rutgers, le principal directeur, leur a fait savoir qu'ils ne pourraient rester à Kuzba se ils acceptaient la dictature du parti communiste.

Il est intéressant de noter que, dans le cas de Kuzba, il y a injustice flagrante. L'ouvrier russe fournit un rendement équivalent à peine à la moitié de celui de l'ouvrier américain ; de plus, leur production étant sensiblement égale, les Américains s'étaient arrangés pour recevoir un salaire égal. Cette mise sous la tutelle des syndicats russes avec salaires variables selon les professions, ressemble à une vengeance d'ouvriers moins qualifiés contre d'autres qui le sont davantage.

Mais ce n'est pas tout. Voici que deux ex-colons poursuivent devant les tribunaux américains les agents de Kuzba résidant aux Etats-Unis. Les promesses du prospectus ne répondant pas à la réalité des faits, ils prétendent qu'il y a eu escroquerie. Leurs dires se trouvent corroborés par un autre ex-colon, auquel on n'aurait permis de quitter Kuzba qu'après un engagement légalisé de ne point poursuivre qui que ce soit. On avait affirmé que la colonie contenait 25 bungalows (petites maisons d'un étage au toit couvert de chaume) ; or, 25 personnes couchaient dans une même pièce. On ne pouvait prendre qu'un bain par semaine ; les plaignants — un couple — durent vivre trois mois dans une chambre en compagnie de deux tuberculeux, dont l'un, comme ils l'apprirent par la suite, était un espion du gouvernement. Il y a une histoire de barils de farine qu'à leur arrivée à la Colonie on trouva bourrés de papier, etc. Il est évident qu'on ne pouvait songer à trouver au fond de la Russie le luxe de New-York, mais les agents du gouvernement russe pour la colonie de Kuzba ont reconnu que leur prospectus différait de la réalité. Ils ont raconté également que le gouvernement des Soviets avait alloué un million de dollars pour les frais de voyage d'ouvriers et d'envoi de matériel à Kuzba.

Pour en revenir à la Colonie, un certain nombre de colons ont déclaré vouloir la quitter, car ils ne s'y étaient rendus que confiants en la clause de l'autonomie. Il sera intéressant de savoir comment les Américains réagiront contre l'emprise de la bureaucratie de Moscou.

A propos du mouvement aux Etats-Unis

« Je lis l'en dehors avec intérêt sans toujours partager (ai-je besoin de le dire) les idées qui y sont exprimées. J'ai vu, dans les deux ou trois derniers numéros, que vous repreniez la série de chroniques, si intéressantes pour moi, sur les essais de « milieux libres » et de colonies individualistes. Dans le n° 10, vous rappelez que celle d'Onéida existe encore et qu'elle est riche. Mais il ne faut pas oublier que depuis longtemps, depuis 1879, elle a renoncé à ce qui faisait son originalité : le communisme des biens et le « mariage complexe ». Quand je l'ai visitée, en 1904, c'était une coopérative de production dont les associés se partageaient les bénéfices, produits par la culture des terres, des arbres fruitiers et par certaines industries (fabrique de soie, de trappes et pièges à animaux, de petits ustensiles de cuisine, etc.). J'ai visité la même année les Shakers à Mount Lebanon. Je voudrais bien savoir ce que sont devenus ces braves gens. Occupé par mille besoins diverses (Société des Nations, etc.), c'est un de mes remords de n'avoir pas terminé le livre sur les Essais de réalisation du communisme aux Etats-Unis que j'ai en chantier depuis plus de vingt ans. Je voudrais me libérer pour le reprendre et l'achever. Mais je devrais d'abord renouveler ma documentation ou, tout au moins, m'assurer qu'il n'a pas paru sur le sujet, aux Etats-Unis ou ailleurs, des monographies indispensables à connaître. A ce titre, votre journal, où la question est suivie de numéro en numéro, est toujours le bienvenu. J. FREDHOMMEUX. »

La « Colonie individualiste » de Costa-Rica

« Il est à mon avis nécessaire que les lecteurs de l'en dehors ne soient pas victimes d'appréciations erronées sur la vie de cette colonie, que l'auteur de la relation insérée dans le n° 9 a tenté de nous représenter sous un jour différent de la réalité. En effet, je suis possesseur de lettres émanant du signataire et de sa compagnie, qui me signalent qu'ils sont bien loin d'être satisfaits de leur vie et qu'ils ont décidé de partir pour ne pas étouffer dans cette solitude champêtre. Ensuite la vie dans ces parages doit impliquer une si grande diminution de jouissances et privations, que l'adaptation n'est possible que pour l'individu habitué à une vie demi-sauvage. La civilisation, certes, nous offre force inconvénients, mais la nier au point de vue de satisfactions matérielles et aussi quelques peu morales, c'est, à mon avis, se griser de mots.

J'étais allé en Amérique dans le but de participer à cette initiative, mais les événements survenus dans la colonie m'en ont dissuadé.

Louis TROUILLEUR. »

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentaire, à tout essai de ce genre tenté en dehors de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

Gaston Rolland.

Nous apprenons, par la voie du Journal du Peuple, que Gaston Rolland vient de bénéficier d'une remise de peine de deux ans. Hélas, il n'en est pas encore à moitié-peine ! Ce premier résultat, cependant, est fait pour encourager ceux qui s'intéressent à lui.

Hervé-Coatmeur, de Brest, a publié une édition du « Sphinx » — format réduit — consacré à Gaston Rolland.

A propos d'éducation.

« Spandau-Berlin. — Dans ses articles sur « La Licence dans l'Education » — parus dans l'en dehors, n° 8 et 9 — l'on peut dire qu'Elizabeth Byrne Fern a mis le pied sur un terrain vierge en matière de pédagogie. Très amusante cette répartition d'un partisan du système des Kindergarten. « J'ai essayé du système de la liberté pour une matinée et ça m'a suffi. » Pour bien comprendre toute la bêtise de cette phrase, il faut se rappeler les vers de notre Schiller :

Vor dem Sklaven, wenn er die Kette bricht,
Vor dem Freien Mann erzittert nicht.

« Tremblez devant l'esclave qui rompt sa chaîne, jamais devant l'homme libre. » Autrement dit : c'est quand la liberté se réalise qu'on s'aperçoit du mal que cause une éducation fautive — une éducation donnée en vue de la servitude. Ceci n'est-il pas évident ici, en Allemagne, où les conséquences du système bismarckien, le système du militarisme, apparaissent dans toute leur beauté ? Jamais elles ne s'étaient manifestées avec autant d'éclat qu'aujourd'hui, où il est en déroute, et ses effets vont s'accomplir dans toute leur brutalité. D^r KUNTZ-ROBINSON. »

Anarchiste ou Individualiste ?

L'anarchiste ne veut dominer ni être dominé, pourquoi cherche-t-il à transformer la société actuelle par la violence ? Ou est la logique dans tout cela ? Là où je me sers de la violence, force m'est de dominer, de régenter les autres ; il me faut les violenter, les contraindre tant soit peu s'ils résistent. Que je sois violent par les monarchistes, les socialistes, les communistes, les anarchistes, c'est la même chose, dans la pratique. Je suis Individualiste : laissez moi tranquille, je vous laisserai tranquille. Je ne me défends que si mon individualité est attaquée. Je veux vivre ma vie ; j'ai la haine des « bienfaiteurs » de peuple qui ne sont rien en eux-mêmes, mais qui veulent bouleverser le monde. Merci. Je suis satiré depuis trente ans de théories destinées à faire le bonheur du peuple. J'agis pour moi et je me cherche des sympathisants à mes idées, qui veulent agir comme moi sans battre les estrades ni aligner de grandes phrases.

Il y a plusieurs sortes d'anarchistes, une demi-douzaine d'espèces au moins, qui représentent des opinions, absolument contradictoires. Voilà pourquoi je ne me dénomme pas anarchiste, mais individualiste. Personnellement, je veux être libre, n'appartenir à aucune chapelle, n'être enrôlé dans aucun parti ; non point « devoir », mais « vouloir », tel est mon idéal. En tant qu'homme libre, par pur choix individuel, je veux agir socialement et je le fais. Le socialisme est le rayonnement de la personnalité, — le socialisme est partie même de la personnalité. Mais où trouver des hommes aussi libérés, de pareils socialistes ?

(Der Krakelher, n° 6, 1922.)

Quelle est la forme du globe ?

Depuis la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb et les voyages autour du monde de Magellan, il a été courant d'admettre la théorie de la rotondité de la terre. Or, J. Mc Donald, de New-York, conteste cette théorie et donne ses raisons. Il prétend que la planète a la forme d'un disque, comme tous les autres corps célestes, d'ailleurs.

Si la planète était un globe, la limite des neiges perpétuelles serait la même au sud de l'équateur comme au nord. Mc Donald soutient que ce n'est pas le cas.

La végétation devrait cesser à la même distance du pôle sud que du pôle nord, ce qui n'est pas exact selon Mc Donald.

Le crépuscule devrait être identique au nord et au sud de l'équateur. Mc Donald affirme qu'il y a une grande différence.

En 1839, les capitaines Ross et Crosier accomplirent le tour du monde le plus au sud qu'il leur fût possible, trouvant devant eux une barrière de glace ininterrompue. Ils n'auraient pas dû parcourir plus de 10,000 milles si la Terre avait eu une forme globulaire. Or, leurs calculs montrent qu'ils ont parcouru 40,000 milles.

Les parallèles augmentent au sud de l'équateur au lieu de diminuer, toujours selon Mc Donald : un degré mesurant 40 milles au tropique du Cancer, 75 milles au tropique du Capricorne, 103 milles au cercle polaire antarctique.

Tout ceci pour démontrer que la Terre a la forme d'un disque, le bord extérieur étant constitué par une impénétrable muraille de glace solide.

Une secte en Floride admet bien que la Terre soit ronde, mais soutient que nous vivons à l'intérieur du globe. Voliva, à Zion City, refuse qu'on enseigne aux enfants des écoles la théorie de la rotondité de la Terre.

Le riche. — Ah ! si vous aviez de la fortune un beau jour ! vous agiriez bien tout comme nous, vous le beau parler !

Le révolté. — Tiens ! vous reconnaissez donc pour votre conduite est indigne ? Et si je me comportais en bourgeois le jour où la fortune me sourirait, cela ne vous justifierait pas le moins du monde... Il n'y aurait qu'une crapule de plus parmi vous, voilà tout !

GABRIEL.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

Antinoüs. — On dit que les hommes n'ont pas besoin d'être beaux pour être aimés. La femme qui aime approuve cette sentence.

Hé ! les femmes non plus ! pour les vrais amoureux de femmes.

Que nous demandent-elles ? Un masque doux ou énergique, un regard inquiet, la lèvre gourmande ou un maître, un bâton de marche dans la vie, une compagnie qui les désennuie, un intense et fondant plaisir promis au fond de leur corps.

Et que nous faut-il, intelligemment, désirer ? sinon, selon le tempérament : conquête difficile ou facile, camaraderie à toute épreuve ou étourderie sans lendemain,

avec, qui que nous soyons, douceurs profondes de la chair brûlante, donnée, abandonnée à nos sens ravageurs.

Seuls les hommes gravures de mode, méprisés, méprisables, se regardent en passant, dans les glaces des dévotions.

Et les gâteaux de vingt ans achètent des poupées.

Henri VANDEPUTTE.

(Dictionnaire ajoutez un adjectif en ique).

Ma Pensée

Si mes mouvements sont domptés, Si mon enveloppe éphémère N'est que la triste prisonnière De lois, d'usages imposés, Ma pensée, elle, vagabonde Des bornes n'ayant point souci, Insensible aux on-dit du monde.

Si chétive est mon existence, Si'il me faut contraindre mon corps A de durs, de constants efforts Pour lui fournir maigre pitance, Ma pensée en songe présente A mon désir inassouvi Les tendres baisers d'une amante.

Si terrassé comme un vieux chêne Que la foudre aurait abattu, Mon corps lassé, fiévreux, fourbu Sur un grabat finit sa peine : Alors, douce et consolatrice, Ma pensée cède et s'obscurcit Devant la mort libératrice.

C. ROMÉAS.

Sonnet

Ce matin, l'air est plus léger. La clarté pâle se nuance, et l'on dirait qu'il a neigé de la douceur et du silence.

Mes chagrins se sont allégés des tristesses de l'ambiance ; et mon cœur, déjà moins âgé, se sent des regains d'espérance.

Je veux aimer, vivre, chanter, étreindre hardiment l'éte comme une blonde pastourelle, et, le soir, pour ne plus penser aux lendemains lourds et glacés, boire du vin sous les tonnelles.

Georges VIDAL.

RÉPANDEZ NOS BROCHURES DISTRIBUEZ NOS TRACTS

Croquignoles

Paroles d'un involués

« La prison actuelle est presque unanimement condamnée, ainsi que le système de détention temporaire pour une durée déterminée à l'avance. On voudrait lui substituer un régime de détention pour une durée indéterminée (licence). La conduite du détenu, son amélioration, son aptitude à se mieux comporter, serviraient de critérium pour sa mise en liberté. Celle-ci serait dévolue sur l'avis du personnel pénitentiaire, seul bien placé pour savoir si le prisonnier s'est amendé ou non. M. Saleilles recommande chaudement ce système auquel nous donnons notre adhésion, tout en mettant en garde contre les abus qu'il peut engendrer en notre époque de favoritisme. C'est un des seuls systèmes qui soient basés sur l'effort curatif. »

Qui a écrit cela ? Ce ne peut être qu'un ancien surveillant-chef ou directeur de prison — ou encore quelqu'un qui n'a entendu parler que par ouï-dire de l'atmosphère qui empantit les lieux de détention ? N'importe qui a vécu de la vie des emmurés sait fort bien que pour le personnel pénitentiaire, le bon détenu, le détenu amélioré, c'est l'homme plat, servile, qui moucharde ses camarades co-détenus, rend des services à l'administration. Et il ne peut en être autrement, le personnel pénitentiaire fut-il composé de gens exceptionnels, est toujours juge et partie. Le détenu récalcitrant, le rouspéteur, l'indiscipliné, la « forte tête » — l'homme qui a une valeur personnelle, qui ne veut pas se courber — cet homme-là sera toujours, pour n'importe quel personnel pénitentiaire, l'ennemi, l'ennemi perpétuel. Dans ce système il est clair qu'il ne sortirait jamais de prison.

Le livre d'où j'extraits ce délicieux passage est intitulé Crime et Société (page 336), et a pour auteur M. André Lorulot, directeur de La Critique politique et financière, qui sait autant — si ce n'est mieux que tout autre — à quoi s'en tenir sur la mentalité de ceux qui acceptent d'empêcher leurs semblables de circuler librement.

CANDIDE.

Un nouveau mariage se consomme...

J'entends des rires et le bruit d'un festin. Voici qu'un nouveau mariage se consomme...

Une conspiration vient de se tramer pour mettre au monde un nouvel être. O toi, enfant à naître, qui repose dans le jour éternel, le jour qui n'est de la lumière ni de l'ombre! Enfant à naître et que la douleur n'a pas encore fustigé. Dans la gaieté et les fumées du festin, ils ont conspiré contre ton sommeil délicieux. Là-bas, dans l'Inconscient. Là où tu es emmaillotté et lavé dans le Non Être. As-tu entendu les rumeurs qui montent du plan charnel, les marmottements de ce prêtre qui de deux êtres n'en a fait qu'un? Sais-tu que ton destin est de naître, de porter la croix, d'avoir les tempes percées par les clous de l'adversité?

O toi, candide habitant du Temple Immaculé! Nouveau né! Nouveau né! Tu n'es qu'un rêve lascif au fond de deux convoitises humaines. Déjà tes vêtements blancs sont souillés par une petite tache sanglante. Tu es destiné dès maintenant à faire ton entrée dans la demeure de Lazare.

Nouveau-né! Je t'entends, dans la nuit, qui pleure et qui te lamente sur ta naissance. Car un nouveau mariage vient de se consommer...

Benjamin de CASSERES.

Dimanche 24 juin: Journée de plein air au TAPIS-VERT (Près de la Fontaine Ste-Marie, Bois de Clamart-Meudon). Se trouver à la Mairie de Clamart (Terminus du tramway) à 10 h. précises. Moyens de communication: Tramway Hôtel de Ville-Clamart (Terminus.) — Chemin de fer Invalides (Station Meudon-Val Fleury). Acheter à Paris et apporter ses provisions.)

Vers une éducation nouvelle

Programme de «L'École sans Éducation», de RUSKOW

« Vous tous qui possédez des enfants, écoutez : — Vous tous qui voulez former des hommes, écoutez : — Vous qui êtes appelés à édifier une patrie : — Vous qui élevez vos enfants pour une patrie : — N'élevez pas vos enfants dans la haine pour ceux qui n'ont pas de patrie. — Vous qui voulez être Allemands : — N'élevez pas vos enfants dans la haine pour les non-Allemands. — Vous qui voulez édifier la patrie de tous les travailleurs : — N'élevez pas vos enfants dans la haine de ceux qui, par d'autres voies, vont au même but. — Vous qui voulez former des sociétés : — N'élevez pas vos enfants dans la haine des autres sociétés : — Vous qui vous êtes libérés de toutes les chaînes de l'apparence trompeuse de l'enjeuse société : — N'élevez pas vos enfants dans le système du Dissociativisme, dans la haine de la Société. — Pensez à la façon dont vous avez évolué, vous. — Dont vous vous êtes débattu. — Dont vous avez combattu. — Dont vous vous êtes pris pour vous débarrasser du dernier chaînon de votre éducation. — Voulez-vous encore faire peser ce fardeau sur vos enfants? — Ne sommes-nous pas tous, nous qui éduquons, de véritables criminels de droit commun? — Vous qui possédez des enfants, écoutez : — Vous qui avez donné la vie à des enfants, écoutez : — Qu'on fasse de la musique, de la musique divine. — Nos enfants écouteront et grandiront. — Ils grandiront dans la société des sons, volant le beau. — Procurez-vous des salles hautes et claires. — Nos enfants grandiront dans l'espace illuminé. — Purs, grands, créant des valeurs. — Qu'ils aillent dans la nature vaste, sans limites. — Ils regarderont, ils croîtront en liberté, ils aimeront. »

(D'après *Der Egoist*, Leipzig, 1922.)

La Société de l'Ordre Nouveau (1)

STATUTS

11. a) En nous déclarant liés par les clauses des présents statuts nous nous engageons, chacun pour soi, à nous y conformer tant que nous resterons membre de la Société.

b) Du fait de cet engagement, nous acceptons, chacun pour soi, au cas où nous enfreindrions ces statuts, que nos co-associés répriment cette infraction de la manière indiquée par lesdits statuts.

c) La violation desdits statuts par l'un quelconque des membres de notre Société n'implique nullement que ce membre ou les autres soient déchargés de leur engagement.

d) En contractant ledit engagement, nous nous réservons la faculté d'agir contrairement aux présents statuts, en cas d'urgence ou de force majeure, en décidant — chacun pour soi — ce qu'il faut entendre par cas d'urgence ou de force majeure. Cependant, lorsque l'un des membres de la Société, excipe d'un cas d'urgence ou de force majeure pour agir contrairement auxdits statuts, les autres membres conservent la faculté de désapprouver son acte et de l'expulser de la Société, à titre définitif ou temporaire, s'ils jugent que les circonstances justifient cette décision.

12. Nous nous engageons — chacun pour soi — chaque fois que nous serons appelés à nous prononcer sur une question affectant les intérêts de la présente Société, à le faire au mieux de nos capacités et à prendre une décision absolument conforme au texte des présents statuts. En cas de litige avec nos co-associés, dans tout sujet englobé par les présents statuts, nous déclarons préférer la décision de notre société à un recours à une autorité dont les lois impliquent un emploi criminel de la force ou de la fraude — à condition, cependant, que nous jouissions de la faculté d'en appeler à cette même autorité pour nous garantir contre les actes criminels de ses agents, sans que ce recours et la suite qu'il peut comporter puisse servir d'excuse à n'importe quel acte criminel.

13 a) La Société de l'Ordre Nouveau a la faculté de définir par un règlement général ou une mesure particulière, ce qu'il faut entendre par les termes « utilisation », « entretien », « abandon » d'une propriété quelconque. Ou de déterminer les conditions d'entrée dans la société et celles auxquelles se reconnaissent ses membres. Ou encore de décider tout point litigieux quant à la portée et à l'application desdits statuts. La Société peut également modifier ses définitions ou décisions ; mais les modifications ne sauraient priver l'un quelconque de ses membres d'une propriété que lui aurait concédée une précédente définition ou décision — ou autoriser l'un quelconque de ses membres à considérer comme « criminelle » une action qui ne l'était pas conformément aux définitions ou décisions en vigueur lorsqu'elle a été commise.

b) La Société de l'Ordre Nouveau peut demander à ses membres de se comporter à l'égard des membres d'une autre société comme ils le font vis-à-vis de leurs co-associés, à condition que cette autre société prenne un engagement réciproque. La présente Société peut conclure avec une autre société un accord dont les clauses ne soient pas exactement conformes avec ses statuts, ses définitions ou ses décisions, pourvu que dans les traits essentiels il y ait conformité.

c) Quoi que fasse la présente Société, elle peut le faire par la majorité de ses membres, par la nomination de mandataires, en délivrant l'autorisation de nommer des mandataires. Mais les présents statuts ne pourront être changés que par décision prise à la majorité des membres connus de la Société de l'Ordre Nouveau.

(A suivre).

STEPHEN T. BYINGTON.

(1) Voir *l'en dehors* à partir du n° 7.

LA VALEUR ET LES CONSÉQUENCES DE SON ABOLITION, par E. Armand, où on puera des arguments de premier ordre contre le communisme, spécialement autoritaire. Franco, 25 centimes.



La Tour d'Ivoire vivante, par Gérard de LACAZE DUTHIERS (franco 16 fr. à nos bureaux).

J'étais encore un enfant quand je trouvais, sur la table de mon père, une petite brochure à couverture grise dont le titre m'étonna : *Vers l'aristocratie*. Je voulus le comprendre et je lus. Sans doute bien des choses m'échappèrent ; mais l'enthousiasme de l'auteur pour la beauté, la création, ensemble artistique et éthique, s'empara de moi, me transporta dans un monde nouveau.

Plus tard, en un meeting, on me fit remarquer Gérard de Lacaze-Duthiers. Mes yeux s'arrêtèrent sur cette figure et j'admirai ; l'attitude disait le calme qui plane au-dessus de toutes les bassesses ; le front était un vaste poème de pensée, les yeux chantaient l'amour de la vie et la sincérité.

Dans ma solitude, voici que m'arrive **La Tour d'Ivoire vivante**, vaste résumé de la philosophie de G. de Lacaze-Duthiers. De nouveau, l'enthousiasme se communique à moi, plus profond cette fois et mieux expliqué en mon être. En ces quelques années j'ai appris à connaître la vie, les souffrances qu'elle entraîne. Mais cette œuvre fait oublier, elle nous reforgé du courage, elle montre que la vie a un sens pour quiconque la sait comprendre. En ces quelques années, des problèmes se sont posés à moi, nombreux et parfois angoissants. G. de Lacaze-Duthiers ne ferme les yeux sur aucun ; il m'aidera, ce me semble, à avancer vers leur solution.

La Tour d'Ivoire vivante, beau titre et qui définit bien œuvre et auteur. Comme le Vigny de *La Bouteille à la mer* et de *L'Esprit pur*, Lacaze-Duthiers a foi en la pensée immortelle, celle qui crée dès aujourd'hui l'art, l'idéal, l'harmonie ; il escompte son triomphe définitif. Il sait la nécessité de s'isoler de la foule pour penser ; il sait que la suprême récompense est dans la satisfaction d'être soi-même, que tout d'abord l'homme doit réformer son âme et que la pensée est « l'unique remède pour combattre l'agitation » ; mieux ; que penser c'est vivre. Mais Vigny semble parfois, orgueilleux d'une pureté immobile, s'enfermer dans une tour bien solitaire. La tour de Lacaze-Duthiers est « vivante » : laboratoire où le savant s'isole pour nous mieux aimer et chercher les présents à nous faire. Il veut d'une volonté égale rester lui-même et pourtant se donner. « L'idéal, dit-il, doit passer dans l'action » et le penseur se mêlera à la foule pour dissocier la foule et éveiller les individus. La vie intérieure n'est pas l'égoïsme et nous nous développons en sagesse « pour conduire les hommes par l'enthousiasme et la sympathie vers l'idéal ». Quel vaste amour vibre dans ces mots : « Comment s'enfermer dans la tour d'ivoire quand les cris des hommes parviennent jusqu'à nous ; quand l'injustice et l'iniquité entassent crime sur crime ; quand il y a autour de nous de la misère et de la mort ? » Mais, ne l'oublions pas, notre action doit toujours jaillir de nous comme une source libérée des routines des traditions, des préjugés, des fanatismes. L'art que nous créons ou que nous admirons, l'effort sans cesse renouvelé, le rêve fleurissant en acte font de notre pensée un sûr refuge contre la douleur et la laideur, font « de notre existence quotidienne un poème de joie et de lumière ».

L'auteur n'est pas de ces faibles flottants qui demandent aux vents si la vie a un sens, si elle vaut vraiment d'être vécue. A ces questions, c'est son geste qui répond et la victoire dont il éloigne les brumes. Oui, la vie a un sens : il se découvre à l'observation, au travail, à la douleur vaillante et cette découverte est la première raison de vivre. Elle transforme en joie mille souffrances continuelles ou incertaines, car « ce qui est triste, douloureux, dans la vie, n'est pas la vie ». Si l'homme sait se rendre artiste dans chacun de ses actes, ce créateur de beauté, capable d'admirer, de comprendre tout ce qu'il voit, pour tout aimer, s'affranchit de toute laideur. Or « l'esprit affranchi par la beauté connaît l'ivresse pure de se sentir toujours jeune et toujours vivant ; il goûte le

suprême bonheur de l'existence, car il se sent en harmonie avec lui-même, avec les choses, avec l'univers tout entier qui se prolonge dans sa pensée ». Il aime largement la nature, la vérité ; il aime fraternellement les hommes.

Restent, hélas ! les douleurs et les laideurs sociales ; mais dans l'âme de l'artiste, toute « douleur prend un sens sublime ». Par elle « il crée une œuvre supérieure à la douleur, une œuvre qui la supprime, une œuvre qui substitue l'idéal au réel ». La vie intérieure le protège, le soutient et la beauté qu'il crée illumine sa route. Ecoutez l'invocation du philosophe ému :

O beauté !... tu es quelque chose de saint et de sacré : l'émanation même du génie de l'homme... Nous le voulons dans tous nos actes, dans toutes nos pensées, dans tous nos desirs. Tu es à la fois la justice et l'amour... La beauté, c'est ce qui donne un sens à la vie. Par toi, nous ne nous agissons pas sans but. Nous possédons la vérité, nous vivons vraiment.

L'art ainsi compris devient vie et création continue. Il ne consiste pas en formules ; il s'éleve bien au-dessus de l'art utilitaire ou de l'art pour l'art ; il est la sincérité, l'amour, la vie qui s'expriment et se communiquent. Il fixe la beauté qui sans lui passerait, immortalise sa vie. Il dégage la beauté des choses même les plus vulgaires en apparence. « Les poètes ont pour mission d'exalter la vie ». L'art associe en un faisceau toutes les forces vivantes : amour, justice, beauté ; il améliore par la joie qu'il crée, par l'émotion qu'il dégage, par l'unité puissante qu'il nous donne. Essayons donc de faire surgir en nous l'artiste-crate qui s'ignore « de l'éveiller, de le susciter ». Dégageons-le des emprises diverses « pour que, apparaissant à la lumière de la vie il joue enfin son rôle dans l'humanité ».

Il nous est facile maintenant de séparer art et faux art et de la littérature toute une pseudo-littérature qui encombre les maisons d'édition et les esprits. L'écrivain vrai va sans cesse de l'avant ; il est populaire, non parce qu'il s'abaisse, mais parce que peu à peu, insensiblement, il élève les consciences vers la beauté contemplée. Son but est d'exprimer des idées, de propager des sentiments, de révéler à eux-mêmes des êtres qui s'ignorent, de communiquer l'enthousiasme et la foi en l'idéal : il est un « prêtre d'enthousiasme ». Le véritable artiste met ses actes en harmonie avec sa pensée et la vertu qu'il pratique d'abord est l'indépendance.

Par là s'explique la grande place que G. de Lacaze-Duthiers qui est un vrai écrivain, un de ces rares que l'on peut bien regarder comme un être exceptionnel dans une société de néant » accorde à la critique. Il n'en fait pas la vieille fille taillon et agrie, sœur de la censure et qui ne sait que rogner et ridiculiser. La critique, pour lui, c'est encore la lumière de l'être unanime lorsque, au lieu de créer directement, il juge les actes des autres et ses propres actes. Elle enseigne l'esprit, découvre le génie, développe la conscience du vrai et du beau, permet à l'individu de s'affirmer. Elle est la foi dans la beauté, la lutte contre ce qui est médiocre. « Aimer est le grand devoir de la critique... ce qu'elle adore dans l'œuvre d'art, c'est la vie intarissable, éternelle. C'est la pensée de l'homme en harmonie avec la vie ».

De plus, la critique réalise la liberté de pensée dans chaque individu ; « on n'a pas la liberté de pensée, mais on la prend, c'est mieux ». La large et vraie tolérance de G. de Lacaze-Duthiers n'admet pas les opinions avec un sourire dédaigneux, elle les respecte toutes. « Il y a une joie profonde, dit-il, à être impartial. La sagesse du penseur lui commande de s'incliner devant toute la vérité. »

Ah ! qu'elle est loin, cette impartialité de la résignation et de l'indulgence universelle : qui aime ardemment est capable aussi de haines violentes. L'enthousiasme vibrant de G. de Lacaze-Duthiers pour tout ce qui est beau, noble, se complète et s'équilibre par la haine de toute laideur. Qui veut voir se développer une « aristocratie » s'indigne contre la « médiocratie » actuelle. Aucun terme, aucune image ne paraît trop forte à l'auteur pour flétrir les « bourgeois », ceux qui, à quelque classe qu'ils appartiennent, ont des idées étroites, l'esprit borné ; ceux qui haïssent l'art, le génie, la pensée. « Le bourgeois

Grandes Prostituées et fameux Libertins (10)

Thaïs

On comprendra aisément que dans le cadre d'un feuilleton, nous soyons forcés de nous limiter. Notre intention n'a pas été d'ailleurs de composer une encyclopédie, mais de détacher quelques personnalités saillantes dans cette catégorie spéciale d'humains.

Ainsi, à Corinthe, à l'époque de Denys, il se trouva une courtisane fameuse, laquelle, — quand on lui retira son « emploi » (ce ne fut pas elle qui l'abandonna) — réunit chez elle sept jeunes filles, les éduqua à sa façon et en fit des courtisanes renommées. L'une de ses élèves, Neera — dont elle vendit sept fois la virginité, dit-on — fut même accusée de sacrilège, par Démosthène.

L'une des courtisanes les plus prestigieuses de l'antiquité grecque fut sans contredit Thaïs. Il est évident qu'elle dut sa célébrité à Alexandre le Grand. Cependant, pour s'attacher un homme de cette valeur, force est d'admettre qu'elle devait posséder un mérite personnel.

L'histoire ne nous dit pas si Thaïs fut à l'origine *dictériade* (pensionnaire de maison de prostitution), *autéride* (danseuse et musicienne), *hétaïre* (maîtresse, « petite amie », aristocrate de la prostitution) ou tout bonnement *concubine* (esclave domestique, affectée au service du maître de la maison, chargée de remplacer l'épouse légitime durant ses indispositions ou simplement pour varier l'ordinaire conjugal). L'histoire raconte simplement de Thaïs qu'elle était belle.

Alexandre le Grand ne fut pas le premier qui jouit des caresses de Thaïs, ni le dernier. Mais dès qu'il l'eut connue, dès qu'il lui eut offert de partager sa couche, il ne se sépara plus d'elle. Elle l'accompagnait dans toutes ses expéditions guerrières et couchait avec lui sous sa tente. On a prétendu que sans la présence et l'inspiration de cette « très grande prostituée » Alexandre n'eût pas acquis la gloire qui le rendit l'un des plus célèbres parmi les conquérants qui dévastèrent la planète ; on a prétendu également qu'il puisait dans le regard de Thaïs cette bravoure dont il donnait l'exemple à ses

soldats ; qu'il laissait dans ses bras une partie de la fougue dont l'intégral usage eût été pernicieux à sa santé. Quoi qu'il soit, c'est aux côtés de Thaïs que la mort le surprit.

Thaïs pleura son impérial amant : elle loua ses talents d'homme de guerre ; elle rassembla les trésors que la munificence du conquérant lui avait permis d'acquérir — trésors acquis au prix du sang des « vagabonds » ou des « guerriers suggestionnés » qui le suivaient, bien entendu. Finalement, elle épousa l'un des Ptolémées, roi d'Égypte, qui considéra comme un grand honneur d'élever au trône et d'introduire dans son gynécée la favorite de l'invincible Alexandre.

Ainsi mourut reine celle qui avait débuté, comme tant d'autres, par être de la simple « chair à plaisir ». Avant de connaître Alexandre, elle avait été la maîtresse du poète comique Ménandre, qui abandonna Glycère pour la suivre et qui donna son nom à l'une de ses pièces. Elle avait aussi fréquenté le philosophe Euthydème.

La tradition conserve ces paroles de Thaïs :

— Ces intellectuels sont la mollesse même. Ils gardent toute leur énergie pour le cerveau et laissent se dessécher les « sources du plaisir ». Voilà pourquoi ils ignorent la « valeur » d'une femme ardente.

Alcibiade

Nous voici à l'âge d'or de la Grèce : La Grèce des grandes conquêtes et des résistances tenaces, la Grèce des grands orateurs et des courtisanes fameuses, la Grèce des sciences, des arts et de la philosophie, la Grèce des grands libertins et de la civilisation hellénique à son apogée.

Les raffinements, la mollesse de cette civilisation abouitirent, d'une part à la sodomie, de l'autre aux mœurs lesbiennes.

Les fréquentations étroites que les philosophes entretenaient avec leurs disciples dégénérèrent en relations contre nature et parmi ceux qui acceptèrent le rôle « passif », on remarqua les plus beaux et les plus aptes d'entre les Grecs. En toute chose, en effet, ce peuple goûtait le beau et le talent. Le sentiment esthétique — ou de « bon goût » dominait jusque dans les arrangements de leurs lieux les plus privés.

Parmi les efféminés les plus célèbres de ces temps-là, la palme revient à Alcibiade. Doué d'une beauté féminine : chevelure ondulée, visage imberbe, ongles bruns, pieds parfumés, corps oint d'huiles odorantes, regards lascifs, voix et gestes insinuants, toujours disposé à tomber dans les bras de quiconque — homme ou femme — il jugeait digne de ses caresses — tel était son portrait. Il se fit peindre nu, endormi et entouré des séductions d'Adonis.

Rares furent les poètes qui ne chantèrent pas ses perfectiones — les philosophes qui ne furent pas avec lui sur le pied de la plus complète intimité. Les guerriers le préféraient aux courtisanes les plus séduisantes. Dans les jeux, il était toujours le premier.

Des femmes, plusieurs le haïrent cordialement — poussés par une jalousie justifiée ; parmi les hommes, au contraire, il ne rencontra que de l'amour.

La mort le surprit dans une attitude digne de son existence dissolue : ses ennemis le firent tuer à coups de flèches dans les bras d'une courtisane.

Ce portrait d'Alcibiade montre assez clairement ce qu'étaient les mœurs des pères ou « aïeux » de la civilisation.

✱

Quelques-uns prétendent que l'amour « homo-sexuel » est originaire de la Crète, d'où il se serait propagé en Asie et de là chez les Grecs. Nous avons vu que les prédécesseurs de l'homme — les satyres doués d'appendice caudal — on connaissait ce qu'on a appelé plus tard sodomie ou pédérastie. De même on attribue à Sapho l'« invention » des amours lesbiennes. Si l'est vrai qu'elle était originaire de l'île de Lesbos, il semble que ces mœurs originales existaient déjà avant sa naissance. Sapho était une femme d'une très grande intelligence, une poétesse de premier ordre, un philosophe par excellence. Elle fera l'objet des lignes qui suivent :

(A suivre).

Emilio GANTE.

(Adapté de l'espagnol par E. ARMAND).

On ne fait pas des cœurs en bois (Jules VALLÈS).

